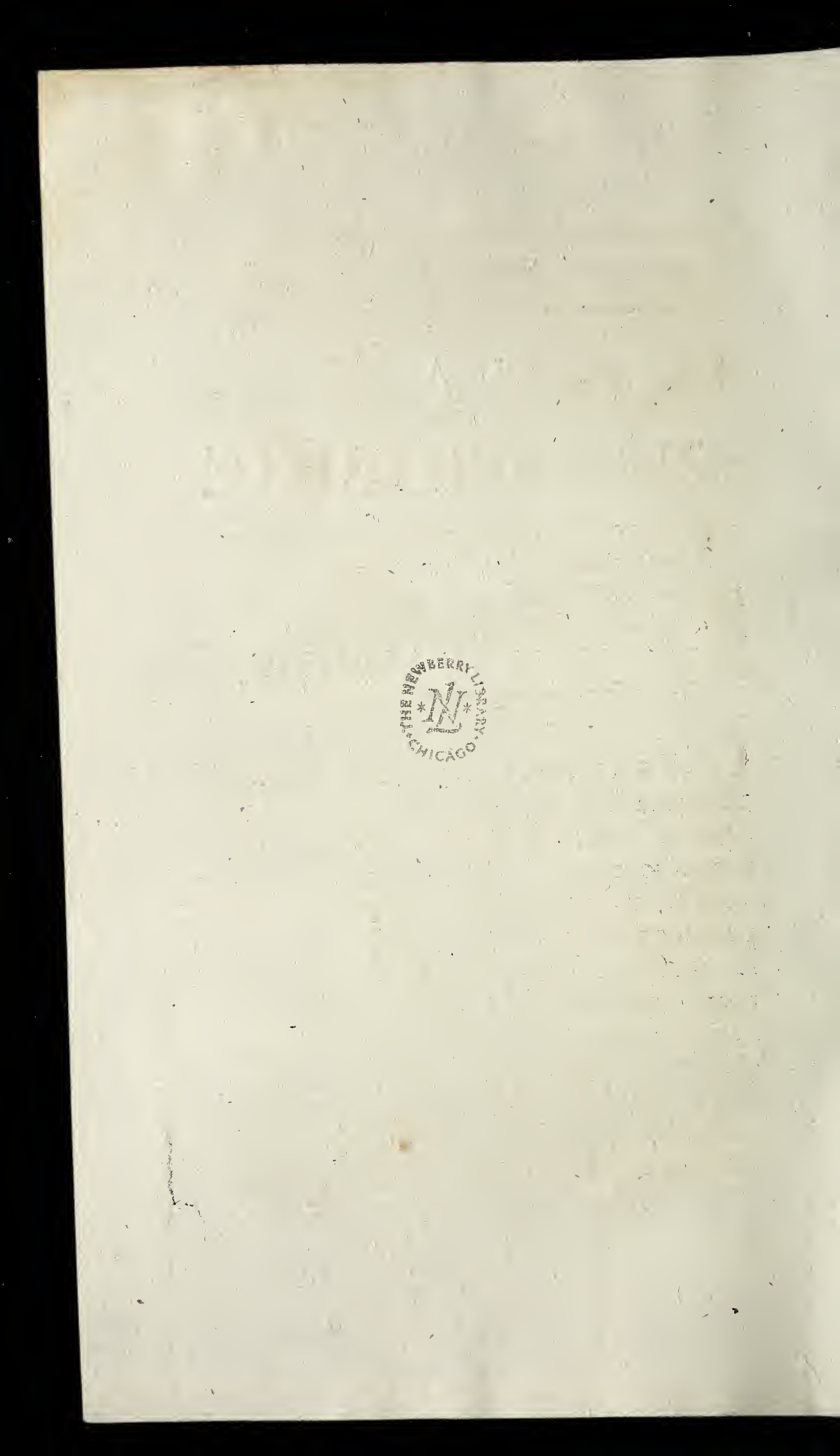
LA PHILOSOPHIE *AU* PEUPLE FRANÇOIS.


THE NEWBERRY LIBRARY
NL
CHICAGO

LA PHILOSOPHIE
AU PEUPLE FRANÇOIS.

Expergiscamur, ut errores nostros coarguere possimus. Solâ autem nos philosophia excitabit, sola somnum excutiet gravem. Seneca de Philosophiâ.

O François ! ô mes enfans ! pourquoi ces troubles & ces divisions dont je vous vois agités ? Depuis long-temps tout étoit calme autour de vous ; vous dormiez d'un profond sommeil ; vous paroissiez tous contens. Quelle est donc la cause de cette funeste zizanie qui regne entre tous les ordres ? Quel est l'esprit malin qui vous souleve les uns contre les autres ? Ah ! je m'en apperçois ; c'est à moi-même que vous êtes redevable de votre désunion. Voici le moment où vont se développer les germes

féconds que j'avois jettés dans vos eſprits. Vous voulez enfin mettre en pratique les ſalutaires leçons que je vous avois données par l'organe de mes interpretes. Quoique tous enfans de la même nature, je découvrois entre vous des inégalités injurieuses. Je vous avois dit que ces priviléges & ces exemptions, dont jouiſſoient excluſivememnt quelques-uns d'entre vous, répugnoient au droit naturel, au droit des gens. Je vous l'avois dit & répété pluſieurs fois; cependant vous perſiſtiez dans votre eſclavage. Rien ne pouvoit vous arracher à cette léthargie cruelle où vous étiez enſevelis depuis neuf à dix ſiecles. Je commençois à déseſpérer de pouvoir jamais améliorer votre ſort, parce que vous réſiſtiez toujours à mes impulſions. Déjà je ſongeois à m'exiler chez les Sauvages du Nord, perſuadée que j'y ſerois plus écoutée, plus chérie [1], parce que ces peuples placés, pour ainſi

---

(1) La France, dit la Philoſophie, eſt celui de tous les pays où j'ai trouvé le plus grand nombre de contradicteurs. Il y exiſte deux corps fameux qui ſe ſont toujours montrés mes ennemis acharnés. Ces deux corps ſont le haut Clergé & la ſouveraine Magistrature. Juſqu'ici ils ont anéanti les impulſions ſalutaires que je voulois donner au peuple, à ce peuple que je chériſſois & que j'ai toujours vu écraſé ſous la

dire, ſous les yeux de la nature, ne connoiſſent point encore les vices & les déſordres des nations qu'on nomme policées. Mais avant d'arrêter mon départ j'ai voulu faire une derniere tentative. Au moment où deux miniſtres pervers ont conſécutivement bouleverſé la France par des ſyſtêmes monſtrueux, j'ai ſuſcité un génie bienfaiſant, & je l'ai chargé d'aller faire retentir ma voix aux oreilles de votre Roi; auſſi-tôt s'eſt réveillée la ſenſibilité de ce Prince, dans lequel n'étoient pas encore entièrement effacées les premieres impreſſions de vertu que je

---

griffe déchirante de ces vautours. Ils voyoient qu'en éternifant l'ignorance, ils éterniſoient leur puiſſance tyrannique; ils ſentirent qu'il étoit de leur intérêt de conſerver des préjugés gothiques qui leur aſſuroient l'aveugle ſoumiſſion des citoyens : ils ont cherché à fortifier, de plus en plus, l'arbre antique des erreurs, & d'en étendre au loin les branches, afin qu'il pût couvrir un plus vaſte terrein.

Les Parlemens ſur-tout ſe ſont ſignalés par leur acharnement à me perſécuter. Mais le temps de leur regne eſt fini; leur puiſſance eſt tombée. J'ai triomphé de tous leurs efforts; j'ai bravé toutes ces menaces; & après avoir lutté pendant trois ſiecles, contre les préjugés, j'ai enfin réuſſi à déchirer le bandeau fatal qui cachoit aux peuples le jour brillant de la raiſon. J'eſpere qu'ils ne tarderont pas à guérir leurs maux, à ſe donner une nouvelle création, à ſe procurer une exiſtence civile, & de l'influence dans toutes les parties de l'adminiſtration.

lui avois données ; dès lors il a regardé autour de lui, & a vu que la classe la plus nombreuse, la plus essentielle de ses sujets, étoit courbée sous les chaînes pesantes d'un despotisme affreux. Il s'en est indigné, & se rappellant les principes de justice que je lui avois inculqués dans son enfance ; éclairé de mes lumieres par l'organe du génie que je lui ai député, il a conçu le noble projet de vous arracher à votre esclavage. Il vous a fait connoître ses volontés là-dessus ; vous les avez écoutées avec satisfaction ; vous vous êtes donné des mouvemens pour seconder ses vues ; vous avez déployé le pavillon de la révolte devant vos tyrans. Ils ont voulu rire de vos premiers efforts. Mais enfin ils commencent à trembler, voyant que vous persistez dans votre entreprise, & que toutes vos mesures sont concertées.

Ah! mes enfans, puissiez-vous être fermes, inébranlables, comme un rocher au milieu des flots d'une mer agitée. Ne cessez de combattre vos Adversaires, jusqu'à ce que vous les ayez terrassés. Armés de ma force invincible, vous pouvez compter sur une victoire certaine. Ma plus grande joie seroit de vous voir libre de toute chaîne, de vous voir jouir de tous les droits qui, seuls, peuvent embellir votre existence,

& assurer votre bonheur. Combien de fois, ô mes enfans ! n'ai-je pas gémi sur votre triste sort, lorsque j'ai vu que tout le fardeau de l'Etat reposoit sur vos têtes, que vous seuls vous fournissiez à tous ses besoins, quoiqu'il ne vous laissât aucune ressource ; lorsque j'ai vu qu'une poignée d'hommes privilégiés jouissoient de toutes les exemptions, de toutes grâces, occupoient tous les postes les plus honorables & les plus lucratifs de la société ; oui, il faut l'avouer, on vous a traités comme des bêtes de somme ; on vous a dégradés & presque anéantis.

Il est temps que vous leviez la tête, & que vous la leviez constamment ; il est temps que vous rentriez dans vos droits, & que vous recouvriez votre liberté originelle ; il est vrai que l'entreprise est formée, que les premiers mouvemens sont produits ; mais ce n'est pas assez, il faut que vous poursuiviez votre entreprise ; que vous résistiez jusqu'à ce que vous soyez sûrs du triomphe. Ah ! que vous seriez à plaindre si vous veniez à mollir devant vos ennemis ; vous seriez cent fois plus malheureux que vous ne l'étiez avant d'avoir songé à secouer vos chaînes. Vous retomberiez dans cette honteuse & triste servitude de vos infortunés ancêtres.

Le deſpotiſme, pour ſe venger, vous forgeroit de nouvelles entraves & acheveroit de vous écraſer.

Pour réuſſir, le grand point eſt de mettre de l'harmonie dans toutes vos démarches. C'eſt qu'il y ait une union inaltérable entre vous tous; que vous n'ayez tous que le même but, le même intérêt; que vous fermiez l'oreille à tous les conſeils de la flatterie, ou d'une fauſſe philoſophie, que vous ne ſuiviez que ceux que je vous donnerai; que vous n'employiez que les moyens que je vous indiquerai. S'il ſe trouve, parmi vous, des traîtres, des hommes vendus au deſpotiſme, banniſſez-les de votre corps, dévouez-les à l'infamie, dégradez-les aux yeux de vos enfans; ôtez-leur tous les avantages que la ſociété leur procure; elle les rejete de ſon ſein; ils ne ſont plus dignes de la ſervir.

Je vous prédis que vous rencontrerez de ces ames vénales qui ſe feront payer pour devenir les inſtrumens de la tyrannie. Vos ennemis, qui ne ſauroient faire triompher leur cauſe par des voies équitables, oppoſeront une force irréſiſtible pour des cœurs lâches qui n'ont jamais connu le prix de la vertu; ils verſeront l'or à pleines mains; ils careſſeront, ils

fêteront ceux de vos repréſentans qu'ils jugeront ſuſceptibles de foibleſſe & d'impoſtures ; ils en feront des apoſtats qui trahiront vos intérêts, mais vous devez, auſſi-tôt qu'ils ſe feront découverts, leur ôter vos pouvoirs, & les abandonner, ſans remords, à la vengeance publique

Vous ne pouvez compter ſur le ſuccès qu'autant que vous ſerez toujours unis, toujours fermes, toujours inacceſſibles aux promeſſes flatteuſes que l'on vous fera, toujours en garde contre vous-mêmes, n'écoutant jamais que le cri de la raiſon & de la juſtice. Alors la force que vous oppoſerez à vos adverſaires, ſera une force invincible aux coups les plus puiſſans & les plus réitérés. Car, outre que vous êtes infiniment au-deſſus d'eux, par le nombre, vous avez, en votre faveur, l'équité, la nature, la philoſophie. Celle-ci vous éclairera toujours de ſon flambeau, & confondra vos ennemis, par la profondeur de ſes raiſonnemens. Voici le langage que je leur tiendrai.

O hommes ! qui vous croyez d'une eſpece bien différente de celle des autres hommes ! dites-nous où ſont les preuves de cette différence ? où ſont l

titres de votre ſupériorité ? qu'avez-vous de plus que les autres, lorſque vous ſortez des mains de la nature ? N'êtes-vous pas alors auſſi nuds, auſſi foibles, auſſi pauvres que le fils d'un Bouvier ? Qu'avez-vous dans ce moment que n'ait pas tout autre homme ? Avouez donc que les titres dont vous vous enflez tant, ne ſont point des titres qui vous appartiennent : ce ſont des titres empruntés ; ils ſont l'ouvrage du haſard, de la ſuperſtition, &, le plus ſouvent, du deſpotiſme. Vous n'êtes donc que des hommes comme les autres : le ſeul avantage que vous ayez au-deſſus d'eux, c'eſt d'être plus vains, plus durs, plus inhumains, plus inutiles à la ſociété & à la choſe publique, que vous ne défendez qu'autant qu'il y va de vos intérêts, & que vous abandonnez auſſi-tôt qu'on n'attente pas à vos prétendus priviléges. Vous aurez beau répéter que vous êtes les ſoutiens de l'Etat, toujours on vous répondra que vous n'en êtes que la plus foible colonne. Ne ſuffiez-vous point, l'Etat n'en exiſteroit pas moins ; le peuple ſeul en eſt la pierre fondamentale : ſi ce dernier venoit à manquer, l'Etat s'écrouleroit de lui-même.

Peut-être m'objecterez-vous que les titres

titres que l'on vous diſpute, vous ont été acquis au prix de la plus noble partie de vous même, au prix de votre ſang? car voilà le grand principe dont vous vous appuyez pour vous défendre. Mais voici ce que je vous demande; est-ce vous qui avez payé de votre ſang vos priviléges? Ou ſont-ce vos ancêtres qui vous les ont achetés au prix du leur? Dans le premier cas, il eſt évident que vous les avez uſurpés; car il est conſtant que jamais les nobles n'ont été plus avares de leur ſang qu'aujourd'hui. Ceux de vous qui ont ſervi la patrie, ne l'ont fait qu'en mercenaires. La plupart d'entre vous n'ont été décorés de telle & telle diſtinction, que pour avoir commis un acte de cruauté, que pour avoir favoriſé & ſoutenu le deſpotiſme. Dans le ſecond cas, il peut ſe faire que quelques-uns de vos ancêtres aient verſé quelques gouttes de leur ſang, mais ils en furent récompenſés au centuple; & l'on ne ſauroit concevoir comment, en tranſmettant leurs noms à leurs deſcendans, ils ont pu tranſmettre en même temps des diſtinctions & des priviléges qui furent la récompenſe de leur mérite perſonnel, mérite qui s'éteignit avec eux, & qui n'a pu ſe tranſmettre à leurs enfans. D'où l'on peut

conclure combien eſt ridicule la nobleſſe héréditaire. D'ailleurs tout le monde ſait que le plus grand nombre de vos ancêtres a payé ſes titres de nobleſſe avec de l'or. Or eſt-il rien de plus abſurde qu'une loi qui permet à tout citoyen riche de dire : j'ai de l'or en abondance; je ſuis trop opulent pour ſupporter plus long-temps les impôts en tout genre, auxquels ſont ſoumis mes compatriotes. Il faut que j'achète le droit de m'en décharger ſur ceux qui ſont moins riches que moi. Quoi ! homme dénaturé ! parce que tu poſſedes plus de bien que tes concitoyens, tu dis que tu veux te ſouſtraire à la loi qui les ſoumet à des impôts ? Ah ! dit plutôt ; puiſque je ſuis riche, je veux payer à l'Etat plus que celui qui poſſede moins ; je veux être impoſé ſelon ma fortune ; je veux même, s'il ſe peut, ſoulager dix malheureux qui n'ont pas de pain, & qui cependant ſont forcés de payer leur quote-part. Si tels étoient les ſentimens des Créſus de nos jours, bien loin d'exciter l'envie & la haine de leurs concitoyens, ils en ſeroient reſpectés & adorés.

Nobleſſe françoiſe ! juſqu'ici vous avez tenu le premier rang dans l'Etat, par vos richeſſes, par vos priviléges, par vos dis-

tinctions en tout genre ; vous avez occupé toutes les places les plus éminentes & les plus lucratives. On croyoit, jusqu'à ce jour, que le titre de gentilhomme étoit un titre suffisant pour avoir part à toutes les faveurs, à toutes les exemptions ; que ce titre pouvoit tenir lieu de tout autre mérite, & qu'en conséquence l'individu qui en étoit décoré, devoit dominer dans tous les grades de la société ; qu'il étoit fait pour commander dans les champs de Mars, dans le temple de Thémis, & jusques dans le sanctuaire. Mais les temps ne sont plus les mêmes ; les idées de l'homme sont changées ; la philosophie a opéré une révolution miraculeuse dans tous les esprits ; elle a déchiré le voile qui leur cachoit la vérité. On ne pense plus aujourd'hui que ce soit assez d'être noble pour pouvoir prétendre à tout. On est convaincu que la noblesse, sans le mérite, n'est qu'une chimere ; qu'il n'y a de vraie noblesse chez des êtres raisonnables, que la vertu, le savoir, la grandeur d'ame ; la générosité, la bienfaisance ; & que l'homme qui n'est pas revêtu de ces précieuses qualités, n'est pas fait pour commander à ses semblables. Il n'est propre qu'à obéir & ramper.

Gentilshommes françois ! voulez-vous encore être les premiers de la nation ? Soyez-les, non pas par des exemptions & des priviléges qui outragent l'humanité, mais par le courage, par les largesses, par toutes les qualités nécessaires aux maîtres du genre humain. Sachez que tous les hommes sont vos semblables & vos freres, qu'ils sont, comme vous, citoyens de l'État, qu'ils ont, comme vous, droit aux exemptions & aux priviléges que la république peut accorder, sans nuire à ses intérêts. Que par conséquent, ils ne sont pas plus faits que vous, pour supporter le fardeau des impôts & des subsides, mais que vous devez le partager avec eux, que vous devez, comme eux, contribuer aux besoins de la chose publique, & cela, à proportion des avantages que vous en recevrez. Ne parlez plus des formes antiques & constitutionnelles de l'Etat; ces formes, tout antiques qu'elles sont, n'en sont pas plus respectables. La forme d'un gouvernement doit varier avec les mœurs des hommes. A mesure que la raison humaine s'épure, elle découvre dans ses constitutions & ses coutumes, des vices qui nuisent à la perfection des choses & au bonheur de la société. Il est donc

permis aux hommes de corriger tout ce qu'ils trouvent de défectueux dans leurs loix, d'y faire les changemens qu'ils croient nécessaires pour leur grande félicité ; ils peuvent même en créer de nouvelles, s'ils le jugent à propos ; il n'y a que des despotes & des tyrans qui veuillent y mettre des obstacles. Imitez donc les Dauphinois ; ils ont suivi mes conseils. Seriez-vous moins sages qu'eux ? Arrangez-vous avec vos freres ; ils ne demandent que la justice. Renoncez à des préjugés qui vous avilissent aux yeux des autres nations.

En faisant le généreux sacrifice de vos exemptions & de vos priviléges, vous prouverez que les françois sont le premier peuple de la terre, le seul capable de faire la loi & de servir d'exemple à tous les autres, par sa sagesse, par sa bravoure, par ses lumieres en tout genre. Prenez garde que, par un entêtement mal placé & ridicule à soutenir vos prétendus droits, vous ne forciez le Gouvernement de se rendre l'arbitre de votre sort. Vous ne pourriez que perdre ; au lieu qu'en vous accommodant à l'amiable, avec vos compatriotes, vous conserverez tout, votre honneur, votre rang, tous vos avantages réels. Vous ferez l'admiration de la génération présente & des races futures.

Vos enfans mêmes vous béniront d'avoir consenti à perdre quelques privilèges injustes, plutôt qu'à risquer de tout perdre. Vous savez que les nobles de la Franche-Comté & de la Bretagne, sottement entichés de leurs droits, se sont mis sous le coup de l'autorité royale, en refusant opiniâtrément d'écouter les demandes du Tiers & d'y satisfaire. Voudriez-vous suivre leur exemple (1)?

---

(1) La Noblesse & le Clergé de la Bretagne viennent de mettre le sceau à leur infâmie, dans la derniere tenue des Etats de cette Province, ouverts le 29 Décembre 1788, par une opiniâtreté ridicule & insensée à ne point vouloir entendre les demandes du Tiers; ils ont forcé le Gouvernement à suspendre l'Assemblée nationale jusqu'au 3 Février prochain, avec ordre aux Députés du Tiers, de retourner dans leurs villes, pour y chercher de nouveaux pouvoirs. Le Tiers a été assez sage pour obtempérer à l'Arrêt du Conseil. Mais la Noblesse & l'Eglise qui se croient toujours capables de changer le cours des choses, n'ont pas cru devoir suivre cette marche; leur orgueil eût trop souffert. Ils ont, en conséquence, arrêté de protester contre l'Arrêt du Conseil, & de ne point désemparer jusqu'à ce qu'ils en aient obtenu le retrait. Ils ont même poussé l'insolence jusqu'à jurer de ne jamais assister aux Etats, s'ils venoient à être composés sous une nouvelle forme. Quoi! ames sanguinaires! vous avez juré de violer la justice & l'équité! vous avez juré d'être toujours cruels & barbares! êtes-vous des monf-

Et vous, Pontifes du Très-Haut, de ce Dieu plein de bonté & de miséricorde ! seriez-vous, tout à la fois, sourds

---

tres de l'espece humaine, faits pour dévorer la substance des peuples ? Et ce serment indiscret que vous avez prononcé avec si peu de réflexion, a été approuvé & répété par des Disciples de Jesus-Christ ! O religion sainte ! faut il que tes premiers ministres se soient rendus les fauteurs du mensonge & du despotisme.

Le Parlement de Rennes, cédant aux pressantes sollicitations de la Noblesse & du Clergé, a eu la bassesse de porter ou de faire afficher un Arrêt, par lequel il défendoit au peuple de former des Assemblées, de délibérer sur ses plus chers intérêts. Heureusement qu'on s'en est moqué, & que le peuple, sans y faire la moindre attention, a continué sa pointe ; il en a même reçu une nouvelle impulsion. Au surplus, personne n'a été surpris de la conduite du Parlement. Ce n'est pas la premiere fois qu'on a vu la haute magistrature qui se dit la protectrice des peuples, prononcer des Arrêts en faveur du despotisme & de la tyrannie.

Peres Conscripts ! avez-vous donc sitôt oublié les services que le peuple vous a rendus dans plusieurs circonstances ? Avez-vous oublié que vous ne seriez plus sans ce peuple que vous traitez aujourd'hui si mal ? est-ce ainsi que vous payez la résistance invincible qu'il opposa n'agueres. au coup mortel qu'on vouloit vous porter ? Est-ce là la récompense des fagots & des chandelles qu'il a brûlés aux jours de votre entrée triomphante dans le Temple de la Justice ? Juges de la terre, jugez-vous vous mêmes.

aux preſſantes ſollicitations de la religion & de la philoſophie ? Si celle-ci n'eſt pas aſſez puiſſante pour vous convaincre, écoutez au moins la ſainte voix de l'Evangile : elle vous crie que, juſqu'ici, vous avez méconnu vos devoirs; que, juſqu'ici, loin de travailler à la vigne du Seigneur, vous l'avez livrée au pillage, pour ne vous occuper que de projets d'ambition, de luxe & de fortune; que, juſqu'à ce jour, vous avez refuſé de deſcendre au niveau de vos ſemblables, pour ſatisfaire, avec eux, aux beſoins de l'Etat, que vous avez dévoré dans l'inaction, & la volupté des biens immenſes qui ne vous avoient été accordés que pour le ſoulagemeut des pauvres. Ah ! renoncez, c'eſt encore le langage ſublime de l'Evangile qui vous le dit, renoncez aux pompes & aux vanités du ſiecle; rapprochez-vous du troupeau confié à vos ſoins; ſoutenez l'édifice de la religion, qui chancele par votre négligence; cottiſez avec le peuple dans toutes ſes impoſitions, dans tous ſes ſubſides. Alors vous deviendrez des êtres utiles, dignes de la ſociété, dignes de la religion; alors vous ſerez chéris & reſpectés de tous.

Et vous enfin, Tiers-Etat, vous la base & le soutien des Empires! jusqu'ici vous aviez ignoré vos droits; jusqu'ici vous avez rampé dans l'esclavage; la philosophie vous a dessillé les yeux sur votre triste sort. Elle vous a inspiré le saint enthousiasme de briser vos chaines; Vous recouvrerez votre liberté. Toutes les circonstances vous sont favorables. Il ne vous faut, comme je vous l'ai déjà dit, que de la fermeté & de la constance. Mais quand vous serez rétablis dans vos droits, prenez bien garde d'en abuser, & d'employer, contre les plus foibles, la force qu'on vous aura accordée; vous vous en rendriez indigne, & vous n'en jouiriez pas long-temps; toute la nature se réuniroit pour vous faire retomber dans votre premiere servitude.

F I N.

802

[illegible]

FIN.